

ADIEU GÉRARD

Par Henri J. Piquion
14 décembre 2008

De l'avoir toujours appelé Gévé depuis l'époque de mes culottes courtes j'en arrivais parfois à oublier son nom: GÉRARD VERGNIAUD ÉTIENNE. Poète, romancier, essayiste, journaliste, linguiste, professeur, il aura été toute sa vie un ami fidèle et dévoué, un père et un mari exemplaire, mais surtout, oui surtout, le porte-drapeau de ceux qui refont quotidiennement Vertières depuis qu'il y a bientôt 20 ans Rochambeau s'est caché sous le masque hideux de lavalas-lespwa pour reprendre ses œuvres d'assassinats, de tortures, d'inhumanisation et d'abêtissement du peuple haïtien.. Gérard est mort les armes à la main.

Nous nous sommes parlé jeudi le 11 décembre. Tout en faisant état de certaines difficultés -normales- il me disait se sentir beaucoup mieux que depuis quelque temps. Notre conversation, exceptionnellement longue ce jour-là, a porté essentiellement sur la nécessité d'une intervention massive dans le dossier du créole abandonné depuis trop longtemps à de faux savants inféodés à des politiciens incultes. Il m'avait appelé pour m'apprendre qu'à la suite d'une conversation avec un des ses amis linguistes, il avait décidé de publier sa thèse sur la langue créole. Cela faisait longtemps déjà que je lui demandais non seulement de le faire, mais aussi d'intervenir régulièrement dans ses chroniques ou sur Internet en vue d'apporter quelque lumière dans ce tunnel. Il fallait plus qu'une voix. Rêvant de voir le créole s'épanouir, on pouvait croire possible jusqu'à une concertation entre des gens de culture pour "la défense et l'illustration" de la langue créole comme cela s'est fait pour d'autres langues en d'autres temps. Ce jeudi-là j'ai dit à Gévé, et il en était conscient, que ce serait faire œuvre patriotique que de publier cette étude qui devait être, à mon avis et nous avons été du même avis, précédé d'un avant-propos qui établisse la relation entre CE créole lavalassalisé, infantile, infantilisant et la profondeur de la dictature. Avec la mort de Gérard il est encore plus urgent de dire qu'une langue ne saurait se réduire à une forme d'oralité anarchique (*ministè lévasyon nanchonnal*) mise en symboles graphiques. Le problème est aujourd'hui plus politique que scientifique, mais c'est par un investissement scientifique qu'on parviendra à la dépoliticianiser.

Gévé était un optimiste, son dernier projet le montre assez. Sa chronique hebdomadaire dans Haïti Observateur était prioritairement adressée à "la jeunesse haïtienne" qui se soulèvera demain pour libérer Haïti. Il fallait, disait-il, alimenter son patriotisme, l'armer de concepts qui lui permettent d'appréhender la réalité du pays dans ses particularités comme dans sa globalité. Chaque semaine il ouvrait une fenêtre sur la nécessaire "Révolution tranquille" soit pour dénoncer la dictature, la dépendance, la misère ou la "présidence monarchique", soit pour proposer des avenues vers la démocratie et le développement.

Né d'une mère dominicaine il a profondément souffert des abus et des tortures institutionnalisés que la république voisine, dans toutes ses composantes, fait régulièrement subir aux Haïtiens exilés en Dominique par l'incurie traditionnelle des gouvernants haïtiens. Ce détail biographique peut aider à la lecture de l'œuvre romanesque de Gédé et à la compréhension de son style frappant que Jean L. Prophète a baptisé "l'Esthétique du choc." À part d'avoir consacré 2 essais à l'image de la femme dans certaines littératures, Gérard a peuplé son œuvre de femmes même dans les interlignes quand elles ne sont pas des personnages à part entière. Femmes victimisées, assautées, qui s'arrêtent dans un 2^{ème} temps pour s'énergiser avant de réaliser plus tard leur destin dans la rédemption. Cette linéarité ascensionnelle en 3 temps est une indication de l'optimisme de l'écrivain et une illustration que la révolution tranquille du chroniqueur politique est possible.

Gédé a été un ami. Il m'a fait le cadeau de mettre mon nom dans 2 ou 3 de ses romans. Il m'a plus d'une fois cité dans ses chroniques rapportant des extraits de nos conversations. Nous avons passé nos années à parler, l'un écoutant l'autre, l'un contredisant l'autre, l'un approuvant l'autre. J'aimais l'entendre dire "*Sé mwen oui*" quand je décrochais le téléphone. Je lui répondais "*Gédé, ki nouvelles?*" Il n'y aura plus de nouvelles jusqu'à ce que lui parvienne bientôt celle de la libération de notre pays.